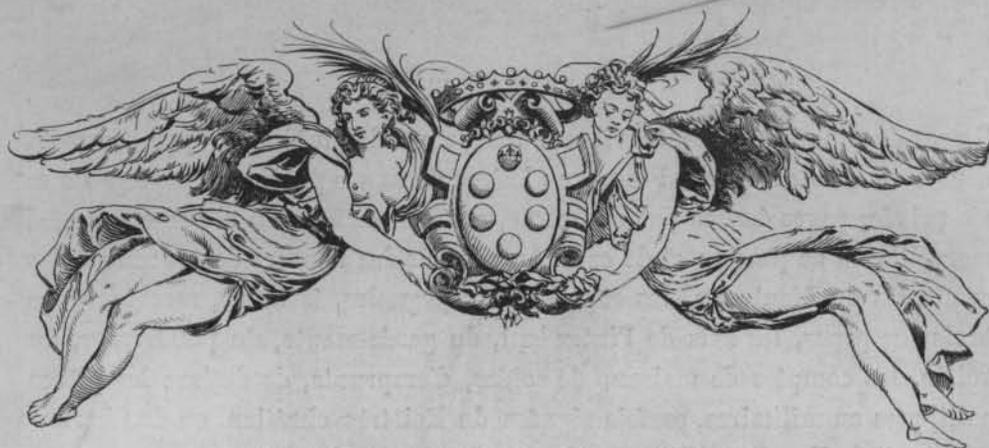


R/TP205P

M. P. ...



LE DERNIER DES CONDOTTIERI

JEAN DES BANDES NOIRES

1498-1526

ESQUISSE D'ICONOGRAPHIE

I



ous l'assemblage de peuplades qui forme présentement l'Italie, les anciennes cités subsistent, presque intactes. On reconnaît les races, quelquefois contraires. Et, les cités ont leurs héros, comme dans ces âges antiques, si souvent, si fidèlement rappelés par les mœurs italiennes : Jean des Bandes noires est un des héros de Florence.

Homme de guerre uniquement, et beaucoup plus Sforza que Médicis, il a mis, dans une lignée de marchands, de banquiers heureux, la gloire d'un capitaine; il donne à la ville de lucre et de commerce le lustre des grandes batailles. C'était le fils d'un Médicis de la branche cadette, du joli Giovanni, doux, dameret, affable, qu'on appelait le *Popolano*. Mais ce surnom, du *Populaire*, décerné par la sympathie publique à ce père quelconque, Giovanni « delle Bande nere » l'a reconquis et l'a fait sien à force de prouesses. Le sang maternel, l'impérieux sang de cette Caterina Sforza, que les armes de César Borgia écrasaient, mais ne domptaient point, ce sang de bataille a formé Jean des Bandes noires.

Il y a beaucoup de légendes dans son histoire. J'ai pu la refaire, avec les

B03e1



liasses énormes où toute sa vie est narrée par lui-même ou par ses pairs dans l'*Archivio di stato*, à Florence : lettres de sa vie publique, papiers de sa vie privée, pages écrites par sa femme, cette Maria Salviati si peu connue, si merveilleuse de passion et de caractère; billets des femmes de rencontre, les comtesses du Mantouan, les courtisanes espagnoles, toscanes, romaines; les brefs des papes, les avis de l'intendant, du garde-meute, du palefrenier, du voisin, les comptes de maison, de soldes, d'emprunts, de dettes; les pièces politiques ou militaires, parfois signées du Roi très chrétien, ou de Charles-Quint, ou de Francesco Sforza.

L'homme vaut la peine que l'on dresse en pied son image : c'est le dernier des condottieri, qui tombe un an après Pavie, au seuil d'un nouveau siècle et d'un autre monde, victime de l'artillerie, comme par une destinée symbolique. Avec lui périssent les combats d'antan, la guerre de chevalerie, les assauts de lance et d'épée. Lui, mourant à vingt-huit ans, il a battu dès ses premières armes les petits seigneurs de l'Ombrie, aidé à spolier le duc d'Urbin, suivi les aigles ou les lis, selon que le Très Chrétien ou le Catholique savaient mieux l'attirer; il protège, entre temps, sa sœur et ses neveux dépossédés, fait la course sur mer, aide ou combat son parent, le duc de Milan; c'est devant ses bandes que meurt le chevalier Bayard, que les troupes des Lignes grises se retirent dans leurs montagnes; lorsque Florence le tient à l'écart, il a rassemblé dans Reggio d'Emilia une cour de prince banni; c'est là que Pietro l'Arétin fera ses débuts dans le monde. Neveu d'un pape, cousin d'un autre, il met ses enseignes en deuil pour honorer le trépas de son oncle par alliance, Léon X; sous l'autre pontife, il arrive péniblement à être nommé capitaine des troupes à pied de l'Eglise : c'est que Clément VII, ce renard, est jaloux, réserve Florence à son neveu ou à son fils naturel, Alexandre. Puis, au moment où le pape, dans son désarroi devant les lansquenets qui viennent, un cordon d'or à leur selle pour l'étrangler, va pourtant appeler au secours le vainqueur des guerres lombardes, un coup de fauconneau fourni par le duc de Ferrare jette bas, devant une bicoque, le seul capitaine capable de se mettre entre Rome et les soldats luthériens venus pour la saccager.

Jean de Médicis n'avait plus sa place dans l'Italie nouvelle. Il meurt au moment où Machiavel écrivait à Guichardin que le salut de l'Italie était dans une milice nationale, commandée par Giovanni delle Bande nere. Mais

quand Lorenzino, — celui que le poète appelle ici *Lorenzaccio*, — viendra parodier Brutus et tuer le duc Alexandre, alors on connaîtra la puissance de la légende qui se forme autour du condottiere mort. Ce qui, surtout, fera songer



CATERINA SFORZA

D'après la peinture de VASARI. (Florence, Palais Vieux.)

à Cosme de Médicis pour le duché de Florence, c'est la mémoire qu'a laissée son père, Jean des Bandes noires. Les politiques voudront couronner un enfant, afin d'être plus libres de dominer sous le nom de Cosme; le peuple, qui ne cherche pas si loin, acclamera le fils du héros. Et, l'enfant, élevé par une mère admirable, rompu à toutes les écoles du hasard et du malheur, mettra sous ses pieds les politiques, sous sa main le peuple, et fondera sa dynastie avec des assises puissantes. Ainsi, ce Jean des Bandes noires, qui

n'aura jamais pu régner lui-même, fera son fils duc et grand-duc de Toscane par l'héritage de son nom : il n'a rien gagné de son vivant, mais, dès la génération suivante, la famille des Médicis, mêlée à toutes les races régnantes de l'Europe, s'étendra par ses alliances dans tous les pays. Lui, Giovanni, restera sur le seuil des temps modernes, comme l'image dernière de ces siècles, où l'on vivait des épopées ; son enfance a été traquée, menacée, par la tyrannie de son oncle Lorenzo, sa prime jeunesse a grandi parmi les discordes à Florence, et dans le cadre féodal de ce château, le Trebbio, demeuré toujours intact au milieu de l'âpre Mugello ; son âge viril se passe aux combats de siège ou de campagne, et, quand le coup d'artillerie le fracasse, il meurt tout entier, à vingt-huit ans, sans avoir subi la défaite, la décadence, ou la vieillesse.

Cosme I^{er}, au début de son règne, fut occupé de soins plus graves que de donner à sa famille des statues ou des portraits ; il attendit quelques années, mais il n'oublia point ce qu'il devait à la renommée paternelle ; et, lorsqu'il se fut affermi dans l'autorité, il lui plut d'élever un monument à Jean des Bandes noires. Il confia d'abord l'ouvrage au Tribolo, ce sculpteur mièvre, qui décorait de gracieuses fontaines et de grottes compliquées les villas grand-ducales ; le choix était médiocre, pour une statue héroïque ; mais il y avait pire. Et ce courtisan chagrin de Bandinelli, qui sut, à force de jérémiades et d'insinuations, enlever la commande au timide Tribolo, le fit voir bientôt. Baccio Bandinelli, qui singeait si péniblement Michel-Ange, ne prenait à son grand rival, envié, détesté par lui, que ses défauts d'emphase et son amour pour les masses de marbre, sans rien imiter de son génie farouche ; il écrivit au duc une lettre plate ; farcie de supplications, récriminations, flatteries, une telle épître était bonne à pousser du pied. Cosme l'accueillit cependant. Bandinelli ne sut finir que le piédestal, où s'agitent des bas-reliefs enchevêtrés ; la statue, à peine dégrossie, donnait à Jean des Bandes noires l'aspect d'une figure écorchée ; elle fut placée jusqu'en 1851 dans la grand' salle du Palais-Vieux, celle-là même où siégèrent plus tard les chambres italiennes, au milieu des coloriations démesurés de Vasari.

Pendant que la statue chargeait les voûtes du Palazzo Vecchio, elle recevait son épigramme populaire, comme toute statue florentine :

MESSIRE JEAN DES BANDES NOIRES
ENNUYÉ, FATIGUÉ DES LONGUES CHEVAUCHÉES,
EST DESCENDU DE SON CHEVAL, ET S'EST ASSIS.

C'est que le marbre, parodie misérable du *Julien duc de Nemours* placé par le Buonarroti dans la chapelle Saint-Laurent, représente le condottiere assis dans une pose lourde et sans vigueur. Quant au piédestal, appelé par le peuple florentin les « Basi di San Lorenzo », après un premier déplacement,



BUSTE DE JEAN DES BANDES NOIRES
Attribué à SAN GALLO (Musée du Bargello).

il était venu se poser dans un angle de la place Saint-Laurent : non loin de l'illustre oratoire où Michel-Ange avait sculpté *Laurent duc d'Urbain* et *Julien*, avec le *Jour*, la *Nuit*, l'*Aurore* et le *Crépuscule* ; plus près encore de l'église où Donatello rassembla tant de miracles. La place est en pente, et plusieurs rues s'y entre-croisent en carrefours. Le piédestal tranchait crûment sur le fond assombri de la terre battue et des dalles grisâtres : on y mettait une fontaine. Peu à peu, le marbre, verdissant, se dorant par places suivant les jeux de la pluie et du grand soleil, les bas-reliefs perdirent de leur cru-

dité emphatique ; les mains des passants, ou les vêtements des oisifs qui s'appuyaient là, polissaient la pierre. On faisait des courses de chevaux dans ce quartier ; et, les *Basi* formaient le but. Entrées dans la vie populaire, ces pierres restaient plébéiennes ; même quand on les abîmait par un nettoyage officiel, il y a quarante-six ans, pour les surmonter de la grande ébauche blancheâtre, de cet autre « *Biancone* » produit par le triste Bandinelli et revenu du Palais-Vieux. Maintenant encore, un marché perpétuel en plein vent, avec ses fripiers, ses regrattiers, ses bouquinistes, ses crieurs de viande ou de citrons, ses papetiers à quatre sous, ses vendeurs d'objets de piété, ses étalages de fleurs, ses ferrailles, ses salaisons, et ses poteries aux formes étrusques, s'agite, et piaille, et répand ses odeurs inqualifiables autour de la statue. On peut, les jours de bonne chance, acheter, aux pieds de *Jean des Bandes noires* un livre ancien, ou le heurtoir d'un vieux logis, ou quelque sonnet imprimé sur soie jaune pour une prise de voile aux siècles passés, ou même une thèse latine avec un noble frontispice d'après le Poussin ou le Guaspre.

Cette statue, du Bandinelli, ne suffisait point, à Florence, pour une figure aussi fameuse que *Jean des Bandes noires*. Les personnages illustres de l'ancienne Italie, et les Florentins avant tout, réclament impérieusement leur image, vraie, vivante et belle. Ils intéressent par la force de leur personne : il faut que l'on voie leur portrait.

Pour les héros d'une grandeur symbolique, notre *Jeanne d'Arc*, par exemple, en qui l'instinct et les légendes de la race française se viennent fondre, — et, si l'on veut aller tout à l'autre extrême, pour un *Rabelais*, — il n'est pas besoin de statue : que nous importe leur visage ? leur mémoire n'est-elle pas tout entière dans leurs actes, ou dans leurs ouvrages, presque anonymes à force d'être vastes ?

Mais l'Italie, pour qui renonce à l'histoire de convention, à l'histoire sentimentale, offre surtout une admirable collection de « monstres », dans le sens antique : monstres littéraires, monstres politiques, monstres religieux, monstres de la guerre ou de l'art, ces individus formidables, que ce soit Dante ou Machiavel, Savonarole ou Léon X, *Jean des Bandes noires* ou Michel-Ange, leur portrait ne saurait manquer sans un dommage capital pour l'intelligence même des œuvres qu'ils ont accomplies.

Heureusement, Florence a mieux que cette première statue officielle, pour glorifier son héros. Dans ce musée municipal du Bargello, qui contient

les chefs-d'œuvre de la sculpture florentine aux xv^e et xvi^e siècles, c'est-à-dire presque toute la gloire artistique de Florence, on conserve, au fond de la dernière salle du second étage, un grand buste de marbre blanc; j'en aurai fait assez l'éloge, si je dis qu'il est à sa place auprès du Machiavel, auprès des autres Médicis des temps plus anciens, entre vingt effigies, qui valent,



MÉDAILLE DE JEAN DES BANDES NOIRES, par SAN GALLO.

dans leur caractère de précision raffinée et de puissance contenue, nos plus beaux ouvrages français.

Ce buste est inscrit¹ sous le nom de Francesco da San Gallo. Attribution excellente. Vasari, qui parle brièvement de ce sculpteur, ne mentionne point le buste de Jean des Bandes noires; mais, nous savons que Francesco da San Gallo avait coutume de faire à la fois la médaille et la statue des personnages qu'il figurait; c'est ainsi qu'ayant fait l'image vivante, tourmentée dans sa gri-

¹ Au moins sur les reproductions photographiques et dans les traditions florentines. Les Guides ne le mentionnent pas, ou, comme fait Meyer, le donnent au xv^e siècle, sans nom; et le *Cicerone*, si dur pour F. da San Gallo, l'a omis.

mace de complaisant officiel, qui représente l'évêque de Nocera, le fameux Paul Jove, il faisait un double profil de l'historien courtisan, du prétentieux humaniste, avec cette devise brève, sinon simple : NVNC DENIQVE VIVES ! « Enfin, maintenant tu vivras ! » Puis, il suffit de comparer la facture et la composition du buste et de la médaille pour reconnaître la même main, pleine de fougue et de maîtrise. Or la médaille est datée de 1522 ; Jean des Bandes noires avait vingt-quatre ans, San Gallo vingt-huit. Dans le buste et dans la médaille, le condottiere est en armure : une de ces lourdes armures, carapaces sans ornements, qui pavoisent les salles basses du même musée ; elles plient les épaules du plus robuste, surtout lorsque l'on se coiffe, en outre, avec le morion de fer. Giovanni a la tête nue, les cheveux courts. Ne disait-il pas que l'on perd trop de temps à se parfumer la chevelure quand on la porte longue, ou bien qu'il arrive encore d'y garder malgré soi ces hôtes incommodés, dont ses Bandes noires, arrivant par la route de l'Antella, faisaient présent à la Fontaine « del Pidocchio » ?

San Gallo n'a point revêtu le condottiere de l'armure en fer repoussé que l'on a dans une vitrine, au rez-de-chaussée, et que complète un casque au mézail fantastique et féroce : il lui a bouclé sur le dos et sur la poitrine géante l'armure unie et plate, dont une énorme passe-garde protège la spalle gauche¹ tandis que le haubergeon passe par l'échancrure, à l'épaule droite. La sculpture turbulente du cinquecentiste s'est assagie dans ce buste. Ce Francesco da San Gallo sait à l'occasion se montrer un maître ; les sépultures de l'évêque de Marzi Medici à la Santissima Annunziata, et de cet autre prélat, Léonardo Buonafede, dans la Chartreuse du Val d'Ema, suffiraient à le mettre parmi les plus vigoureux Florentins. Mais, il n'est pas toujours exempt d'une recherche exagérée dans les vêtements, d'affectation dans l'attitude, d'un excès de travail dans les traits d'un visage. Où est l'artiste florentin qui soit toujours sincère et simple ? Ici, tous les défauts de la manière ont disparu. Seules, la grandeur et la force respirent dans ce buste rude. Il semble qu'il ait été fait à coups de marteau d'armes.

Cependant, cette énergie n'a point altéré l'équilibre des lignes ; une

(1) Ces pièces de l'armure, on les retrouvait intactes en 1857, lors de l'exhumation. « Erano presso il corpo gli avanzi dell'armatura in gran parte corrosi dall'ossidio, e soltanto vedevasi intatto il pettorale e i pezzi che coprivano il braccio sinistro. » Processo verbale dell'esumazione, ecc. *Arch. stor. ital.*, V^e série, t. 1, anno 1888, p. 338-340, et *Archivio di Stato*, à Florence, Atti internazionali, n^o 250.



Titien pinx.

Héliog. Dujardin

JEAN DE MÉDICIS, DIT DES BANDES NOIRES

(Galerie des offices de Florence)

Revue de l'Art ancien et moderne

Imp. Chassagnat



harmonie parfaite règne en ce visage où toutes les vertus guerrières sont poussées jusqu'à l'extrême, et presque jusqu'à la férocité. Fils d'un artiste favori des Médicis, Francesco da San Gallo ne devait pas moins plaire à ses protecteurs ; Cosme I^{er}, à la mort de Baccio d'Agnolo, lui conférait le titre d'architecte du Dôme, ce précieux Dôme où l'ornementation polychrome



MÉDAILLE DE FRANCESCO DA SAN GALLO, par lui-même.

blesse les yeux, mais dont la coupole et les sculptures anciennes, sur les flancs et au campanile, ravissent les plus délicats.

Francesco da San Gallo pouvait, sans forfanterie, de telles œuvres accomplies, inscrire au revers de sa propre médaille : « Je durerai » — « DV RABO »¹.

¹La médaille de Giovanni delle Bande nere est signée, sur la tranche de l'armure : FRANC(ISCVS) SANGALLIVS FACIEB. et datée MDXXII dans l'inscription.

II

La peinture n'a pas moins fait pour glorifier Jean des Bandes noires; le portrait principal est de Titien. Mais une autre image sculptée existait, ou, peut-être, existe encore, noyée dans l'océan des fausses attributions. C'est celle que fit Alfonso Lombardi, le sculpteur ferrarais, surnommé le Cittadella; c'est elle que l'Arétin réclamait assez aigrement à Luigi Anichini. Sur la foi de Vasari, et de ses biographies, dont les meilleurs critiques ne sauraient assez contrôler chaque détail, on a répété que le Cittadella n'avait pu exécuter avant sa mort le buste projeté. Or, voici le texte même de l'Arétin¹: « Il ne vous suffit pas de m'avoir ravi cette tête que je possédais, représentant le seigneur Giovanni, d'altière mémoire, ouvrage de la main d'Alfonso, mais il vous plaît encore de m'enlever le moule de cette autre qui m'appartenait, lequel fut emporté à Bologne par ledit sculpteur. » Il est juste de dire qu'une autre lettre du même personnage, écrite le 10 avril de la précédente année, dit à peu près exactement le contraire; elle est adressée au duc Cosme I^{er}, et l'on y voit ces lignes: « Dès que Dieu voulut rappeler à lui votre illustre Père, je fis mouler son visage, et, ayant porté le moulage ici à Venise, Alfonso le sculpteur, qui accompagnait le cardinal (Hippolyte) de Médicis, de glorieuse mémoire, me le prit des mains en me promettant de me le renvoyer sous forme d'un portrait achevé. Et, attendu qu'il est mort, comme on sait, je ne l'ai pu retrouver que voici deux mois, par le moyen d'un qui savait que parmi les objets laissés par le susdit Alfonso se trouvait celui-là². » Puis, il raconte au duc comment cet homme, auquel il s'est confié, garde le moulage³, sans doute pour en tirer pièce. Il supplie qu'il plaise au duc de le faire pendre.

La même lettre laisse encore entendre que l'Anichini se proposait de faire une tête de Giovanni delle Bande nere en cristal de roche, sans préjudice d'un camée ou d'une intaille, ouvrages où il excellait; et l'on peut croire également que le Pape faisait négocier l'affaire, qui se traîna plus d'une année. Enfin, une autre pièce, publiée dans le remarquable travail du professeur Ridolfi

¹ Arétino. *Lett.*, t. III, p. 82, 83, éd. de Paris, 1609, 6 v. in-12. Lettre de novembre 1544.

² Gaye. *Carteggio*, p. 311, 312 du tome II.

³ La lettre de 1544 adresse les mêmes reproches à l'Anichini en personne.

sur le Cittadella ¹, fait voir que le sculpteur laissa « deux têtes de jeunes capitaines », l'une finie, l'autre ébauchée ; comme la lettre est de Jules Romain, lequel avait pris le moulage sur le condottiere mort, il n'est pas possible de



L'ARÉTIN, d'après TIMEX.

croire que l'une des effigies « qui lui sont, dit-il, inconnues, » ait été celle de Jean de Médicis.

Une demi-clarté sort péniblement de tout cela : Stendhal aimait à répéter

¹ *Arch. stor. ital.*, 1874, 1875, t. XX, XXI. Voir Doc. 48, p. 262 du tome XXI : « Siamo andati a casa sua, dove havemo ritrovato doj teste, le cui effigie non cognosco ; son capitani giovini ; una finita, e l'altra non bene. » Lettre de Jules Romain au duc de Mantoue (Bologne), 27 avril 1538.

que « lorsqu'on veut savoir quelque chose, il faut consulter les originaux ». Mais il arrive assez souvent que les « originaux » ne donnent, avec l'abondance des textes, que la confusion et le doute. Si l'on cherchait, dans le travail de l'histoire, un autre profit que la joie même des recherches et les éléments plus nombreux pour nourrir l'œuvre littéraire, seule intéressante et durable, on serait un fort grand naïf, peut-être même mieux encore. Au xvi^e siècle, surtout, et avec des guides pareils à l'Arétin et à Vasari, les voies sont nombreuses et vagues. L'imagination est féconde chez les écrivains de ce temps; qu'importe, s'ils nous intéressent¹ ?

L'Arétin, en tout cas, avait possédé la précieuse effigie; il avait été le témoin de l'agonie du condottiere, après avoir longtemps partagé sa tente et son lit. « Ma passion pour lui doit surpasser la vôtre, écrivait-il à la veuve de Jean de Médicis, car l'accoutumance vous a forcée à vivre sans lui, et elle a, chez vous, endormi l'affection, qui, chez moi, est d'autant plus tendre que je n'ai point su, ni pu, durant une heure, ni un moment, ni une seconde, être loin de lui... je serais mort, en le voyant exhaler son âme illustre, et tandis que Jules (Romain), élève de Raphaël, modelait son visage². »

Cette missive répondait à trois autres³, que Maria Salviati avait écrites à l'Arétin; les deux premières étaient restées sans réponse; le 24 décembre 1526, moins d'un mois après la mort de Jean des Bandes noires, Maria Salviati écrivait une quatrième fois, en remerciement: « Si vous avez oncques songé, disait-elle, à faire chose qui me soit agréable, décrivez, en telle manière qu'il vous paroitra bon, les XIII années que sa Seigneurie a combattu si vaillamment; et les autres XIII, je les ferai narrer moi-même, en commençant dès le maillot, puisque dès lors je l'ai élevé⁴, et j'ai vu des signes en lui qui prognostiquaient son âme invaincue et magnanime... Écrivez ce que je vous demande, je m'assure que je ne saurais le ravoïr vivant d'autre manière... » Et elle ajoutait à sa lettre quelques lignes pressantes: « J'avais

¹ On connaît assez les travaux du Cittadella pour les Médicis (voir Vasari, éd. Milanese, t. V, p. 83, 91) et la valeur de ce maître, que notre historien de la Renaissance déclare « excellent dans le portrait » (Müntz, *Hist. de l'Art pend. la Ren.*, III, p. 442). A lui aussi, le Bandinelli avait coupé l'herbe sous le pied. Mais Bologne regorge encore des œuvres de ce Ferrarais expressif, changeant comme tous les artistes de cette époque, opprimés par la perfection du détail.

² Arétino. *Lett.* I, p. 9, 10. Lettre du 10 décembre 1526, de Mantoue.

³ *Lettere scritte al signor Pietro Arétino*, ecc., t. I^{er}, 1551, p. 9, 10, 11. Voir, aux pages 5 et 6, deux lettres de Jean des Bandes noires.

⁴ Jacques Salviati, père de Maria, fut le tuteur de Jean de Médicis, et le fit élever chez lui, via del Corso, n° 4, et à Rome où il fut ambassadeur des Florentins auprès du pape.

omis de vous dire, et de vous prier de cœur, de m'envoyer le moule du visage du seigneur mon époux, d'heureuse mémoire, ou à tout le moins une tête, ou de terre ou de plâtre, et de façon qu'elle m'arrive en bon état, et cela le plus promptement possible. Et de nouveau je me recommande à vous, et je vous presse, si vous m'aimez, de m'envoyer le premier jet; très certainement



JEAN DES BANDES NOIRES, médaille attribuée à DANESE CATTANEO.

il sera plus vrai et naturel; et je pairai, sur votre avis, le prix du tout. — Toute vôtre : Maria Salviati de Médicis. »

Tandis que Francesco da San Gallo avait travaillé d'après nature, et copiait le condottiere dans la force de l'âge et de la valeur, Titien, pour peindre le portrait posthume, se servit de ce moulage qu'avait conservé l'Arétin¹. Les souvenirs que lui fixait l'Arétin ne durent pas lui être moins utiles. Le portrait, qui a passé du Palais-Vieux aux Offices², témoigne, une fois de plus, combien Titien excellait à peindre même un héros qu'il n'avait point vu : Jean

¹ Vasari (VII, p. 445) le dit formellement. Et tous les autres portraits qui décorent les appartements du Palais-Vieux en procédant aussi.

² Ecole vénitienne, deuxième salle, n° 614 (*Catal. of the Royal Uffizi Gallery*, Florence, 1897, p. 140, 141).



des Bandes noires, debout, de profil, tourné vers la gauche, regarde fixement, avec un œil d'oiseau de proie ; la face pâle et pleine est parsemée de mèches brunes par une chevelure assez courte et en désordre, par les sourcils aigus et forts, par la moustache fine, et par une ombre de barbe, si rare, que des historiens, étudiant cette peinture, en ont mentionné l'absence¹ ; les reflets de l'armure et du casque posé sous la main droite éclairent ce portrait livide, où le nez frémissant, les lèvres tendues, la courbure impérieuse du menton, la puissance de la mâchoire, viennent accentuer encore les menaces du regard.

Les artistes, comme les biographes, s'accordent à représenter Jean des Bandes noires avec la carrure puissante et la stature courte ; des membres énormes, les bras d'un lutteur, capables de soulever un homme à bout de lance et de le jeter dans un fossé, percé de part en part malgré cotte et cuirasse, sans le laisser reprendre terre ; les traits larges, dans un visage toujours pâle et basané ; des yeux enfoncés et brûlants : condottiere de soldats et condottiere de femmes, traitant les unes et les autres avec une vigueur qui le faisait leur dieu.

Les Florentins aiment à conduire l'étranger, au Bargello, devant le buste, pour lui montrer comment, sous certains éclairages, Jean des Bandes noires est pareil à Napoléon Bonaparte : il est vrai que la rondeur des joues, la courbe du menton, la forme de l'orbite, donnent une ressemblance vague ; et c'est aisément explicable, les Bonaparte étaient Toscans, de San Miniato al Monte. Mais le front, mais cette coupole admirable qui dominait le visage de l'Empereur, Jean des Bandes noires ne l'a point : son crâne puissant est vaste et bas, tout se ramasse dans les parties inférieures de la face et dans l'arrière de la tête ; ce sont les forces d'énergie et les forces de passion, il n'y a point là de pensée. Celui qui lui ressembla, c'était son petit-fils Francesco de Médicis, l'amant de Bianca Capello : dans les portraits d'enfance², la marque de famille saute aux yeux. Et Montaigne, en décrivant, dans son voyage en Italie, le grand-duc Francesco, faisait comme un portrait rétrospectif du condottiere : « Le Duc est un gros homme noir, de ma taille, de gros membres, le visage et contenance pleins de courtoisie³. »

¹ Crowe et Cavalcaselle. *Tiziano*, etc., t. II, p. 72. 73. éd. de Florence. Lemonnier, 1878.

² Cf. le recueil int. *Imagines*. Venise, 1569.

³ Montaigne, *Voyage en Italie*, édition Aless. d'Ancona, 1895, p. 174. Montaigne disait : « Or, je suis d'une taille au-dessous de la moyenne..... forte et massive. » *Essais*, éd. de 1580, II, XVII.

Après l'avènement de Cosme I^{er}, les portraits de convention se multiplièrent : peintures de Vasari, du Salviati, dans le Palais-Vieux, petit portrait par le Bronzino, qui le fit peut-être à Castello ou à Careggi¹, gravures d'Enea Vico, figures dans les livres dédiés au Duc, toutes faites « al naturale » ou soi-disant telles. Pour voir à quel point les graveurs dénaturaient le type original, il suffirait de comparer le portrait de Titien avec l'image produite par le Suisse balourd qui gravait pour l'ouvrage de Paul Jove, ce fameux musée de portraits si savamment étudié par M. Müntz. On faisait aussi des médailles : une des meilleures devait être celle que l'Arétin avait commandée à Cattaneo Danese, le sculpteur poète, élève de Jacopo Sansovino : « Je veux qu'intervienne entre nous, écrivait l'Arétin au duc Cosme I^{er}, en avril 1546, l'admirable présence de votre merveilleux père : le voici, dans cette médaille que je vous offre, et vivant et vrai ; attendu que le Danese, élève de Sansovino, par mon ordre, outre qu'il l'a pris sur l'empreinte même de son aspect naturel, a eu la fortune de le représenter tel que vrai et vivant il demeure dans le cœur du comte de San Secondo et dans le mien². »

Le duc Cosme répondait, le 4 juin : « Notre très cher : votre très affectueuse lettre, accompagnée de la médaille que vous nous avez mandée céans en mémoire de notre Bienheureux Père, a eu tant de pouvoir sur nous, qu'incontinent nous commandâmes que Francesco Lioni fût tiré de prison... Que cette image soit ressemblante au seigneur Notre Père, nous nous en rapportons là-dessus au jugement du comte Piermaria et au vôtre ; je sais comment l'amour que vous lui portiez tous les deux a maintenu et gardera toujours fraîche sa mémoire en vos cœurs³. »

Enfin, le personnage historique entrait dans la vie légendaire. Les images se répandaient, innombrables et différentes. L'Italie nouvelle dressa dans les niches du Palais des Offices, le long de l'Arno, sous le soleil du plein midi, une statue de Jean des Bandes noires, par Temistocle Guerrazzi : face con-

¹ Présentement aux Offices, salle 8, sans numéro dans le catalogue, premier cadre à droite de l'entrée. Il y a encore un portrait dans le corridor de Pitti, n° 15.

² M. Milanese a voulu reconnaître cette médaille dans la première des anonymes publiée par M. Aloïs Heiss (*les Médailleurs de la Renaissance*), 1881. Florence, 1^{re} partie, p. 155, pl. XX, 7. Voir Armand, *les Médailleurs des xv^e et xvi^e siècles*, t. III, p. 193. — Litta, *Fam. cel. it. Méd.*, 11-10. — La lettre de Piero de Rossi di San Secondo a été publiée par Campori, *Memorie biografiche* (ap. Armand, *loc. cit.*). Voir Arétino, *Lett.* IV, 47, et *Lett. scritte all' Arétino*, t. II, p. 11.

³ Déjà, le 23 août 1543, le Duc avait remercié l'Arétin de ses efforts pour retrouver l'effigie prise sur le mort.



vulsée, geste emphatique, une inscription de collègue sur l'épée. L'art n'a rien à voir dans cette figure chimérique : mais, placé parmi les héros florentins, le condottiere princier affirme là sa grandeur presque fabuleuse. Cela suffit : l'art, dès le xvi^e siècle, avec Francesco da San Gallo, avec Titien, avait payé sa dette à celui qui fut une des images les plus pittoresques d'un ancien monde : mieux encore qu'un fondateur de dynastie ; puisqu'il fut le dernier des chevaliers errants, le prince des aventuriers, le soldat des suprêmes prouesses ; puisqu'il s'est créé pour lui seul ce nom de guerrier légendaire : *Giovanni delle Bande nere*.

PIERRE GAUTHIEZ.

